

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 179

Artikel: Mémoires
Autor: Verdat, Claude-Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Les gardes sont réglées, tout le monde les fait, sinon au pays. Personne ici n'est exempt; les prêtres, les nobles, les conseillers, les veuves, tous payent, ce qui revient à un florin chacun; tandis que ci-devant, il en coûtait à un bourgeois pour ses gardes, deux livres à deux livres dix sols. Le Chapitre de Moutier Grandval donne pour tous ses supports annuellement quarante quatre livres pour décharger la Bourgeoisie des gardes ou autres prestations.

Arrivée des troupes autrichiennes
dans notre Principauté.

Son Altesse vient d'envoyer une déclaration qui a été lue en chaire par tous les curés, à la messe de paroisse le 19 mars 1791, fête de St Joseph.

Cinq cents soldats sont arrivés à Delémont vers les quatre heures de l'après midi du 19 mars, le jour de la St Joseph, environ 450 fantassins et les autres, des dragons ou chasseurs à cheval. L'infanterie avec l'habit blanc et coiffée de petits bonnets de cuir non ciré. Les dragons, habit vert et revers rouges; ils ont des chapeaux ceux-là et des grandes moustaches. Ils ont aussi avec eux deux ou trois canons; les canonniers ont un habit mêlé, tirant sur le brun mêlé de blanc et revers rouges et un petit chapeau comme on en portait il y a quinze ans, avec un bord jaune. Ils sont arrivés ici

faisant compassion et pitié, ils étaient si sales et si las, qu'ils ne pouvaient plus marcher. Cinquante hommes déterminés et bien armés les auraient réduits net comme rien, tant ils étaient abattus. La Bourgeoisie de Delémont a formé un piquet de vingt hommes à cheval avec uniforme bleu et rouge, comme on a ici depuis le règne du Prince Frédéric de Wangen, qui avait mis tout le monde sur le pied de milice réglée dans la Vallée. Les baillages allemands et la ville de Porrentruy portaient l'habit rouge avec revers blancs. C'était Joseph Métille qui était porte-enseigne.

Les gens de Delémont sont allés au devant des Autrichiens jusqu'à Soyhières, à l'endroit appelé les *Planches de Soyhières*. Quand les Autrichiens ont vu les nôtres, ils sont venus saisis et pâles comme la mort. Ils ont tout de suite porté la main à leurs sabres et aux fusils, mais on les a vite rassurés. Quand ils ont été près du jardin de M^{me} de Verger un autre piquet de notre infanterie est arrivée en leur criant « qui vive ! — halte; quel régiment êtes-vous ? » nos cavaliers qui étaient à leur tête ont répondu : « *régiment de Delémont* ». Tout cela s'est dit en allemand et ils ont fait leur entrée en rangs à Delémont, tambour battant, les dragons le sabre à la main, de même que les nôtres, et notre infanterie était en file en haut du marché avec un tambour, un fifre et un des drapeaux de la ville à leur tête. Quand les dits soldats ont été devant la cour du Prince, ils se sont formés en file sur trois rangs et là ils ont présenté les armes à nos Messieurs les Aristocrates, grand baillif et autres, après quoi ils sont entrés dans la leur. On leur a donné à chacun deux livres de pain, et on les a partagés dans tous les cabarets où l'on doit faire cuire pour chacun une livre de viande. Chaque homme a reçu une chopine

de vin qu'on leur a porté depuis la Cour du Prince. Le commandant et les officiers ont soupé chez Pallain, receveur de son Altesse avec tous nos Messieurs, les officiers de Son Altesse étant à Delémont, tels que tous les de Rinck, de Mahler, qui étaient allés à la rencontre des troupes impériales jusqu'à Bale.

Tout d'un coup voici l'ordre qui vient qu'il fallait partir sur le champ. Les voituriers d'ici étaient commandés pour mener leurs équipages et prendre dessus ceux qui ne pouvaient plus marcher jusqu'à Porrentruy. Ceux des baillages allemands les avaient amenés jusqu'ici, à la réserve des canons et des munitions, dont les chevaux appartiennent aux dites troupes. Les soldats n'étaient pas trop contents de cet ordre, car ils comptaient bien coucher à Delémont. On avait porté de la paille sous la maison de ville dans tous les appartements pour les coucher, de même qu'à la Cour qui en était aussi toute remplie. Cependant il a fallu qu'ils partent à dix heures du soir. Les voituriers d'ici ne voulaient pas y aller. Ils craignaient de revenir par Cornol, parce qu'on disait que les Ajoulots les attendaient pour le lendemain. Les uns disaient que c'était ce qui avait déterminé le commandant à partir pendant la nuit pour tromper les Ajoulots dans leur attente, et être au point du jour à Porrentruy. C'était le meilleur moyen pour éviter une rencontre avec les Ajoulots. D'autres disaient que c'était à cause que ses soldats étaient trop las, et que la plus grande partie était blessée aux pieds et que s'il attendait au matin ils seraient encore plus faibles. C'est qu'en effet il faisait le plus beau temps du monde, il faisait chaud comme en été. Ils sont arrivés à Porrentruy vers les sept heures du matin.

Les voilà cantonnés dans le collège, sur

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 78

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

XVI.

A peine arrivée dans sa chambre, Mlle Hedjer enleva sa riche parure. Négligemment, elle jetait ses bijoux dans la coupe, sur la console. Sa robe rose tendre fut rempacée par une robe du matin. Elle était trop enfiévrée pour dormir. Elle sentait qu'il était inutile de se mettre au lit, que le sommeil ne serait pas venu. La pensée de son ami d'enfance, ramenée sur les ondes harmonieuses, lui avait, de nouveau, rempli l'âme. Non, il n'était pas possible que

cette musique, qui l'avait tant charmée, ne fût pas d'Yvan de Ruloff. Elle avait cette surexcitation de tout l'être qui erre, pour ainsi dire sur le bord de la vérité, qui en a l'intuition, qui la devine, qui la respire, qui n'aura de repos qu'après l'avoir vue, après l'avoir palpée.

Elle passa un peu d'eau fraîche sur son front brûlant, et prit place, pour y réfléchir, dans un petit fauteuil, où bien souvent, elle avait rêvé. Ce dont elle était certaine, c'est qu'elle romprait avec Lucien de Romeure. Ce futur ambassadeur, qu'elle n'avait jamais réellement aimé, lui était soudainement devenu odieux. Ensuite, que déciderait-elle ? Que ferait-elle ? En travers sa route, elle voyait comme un voile de plomb barant l'horizon, un voile sombre, impossible à soulever avec ses grands plis lourds.

Elle éteignit sa lampe, qui luttait avec la lumière naissante, et s'approcha de la fenêtre. A travers les vitres claires, elle regardait le ciel qui se rougissait à l'Orient. Cette heure de l'aube était silencieuse. On n'entendait pas en-

core le bruit des promeneurs, des élégants cavaliers et des amazones qui, bientôt, monteraient l'avenue des Champs-Élysées.

Alba, immobile et rêveuse, regardait sans le voir un faible croissant de lune, qui achevait de s'évanouir devant la lumière rose envahissante.

Mais où le retrouver, le cher ami, de son enfance ? Et l'anxiété se peignait sur son visage.

L'aube faisait place à la grande lumière, la journée s'annonçait radieuse. Quelques promeneurs commençaient à paraître; ils montaient jusqu'au bois, où tout avait poussé et fleuri avec le printemps nouveau.

Alba repensait à la douce mélodie : « N'êtes-vous pas l'espérance de mon cœur ? » Elle revoyait les yeux rêveurs d'Yvan, ces yeux parlants et limpides, qui exprimaient si bien ce mélange de tristesse et de bonheur, que cause la musique à ses vrais fidèles. Elle se représentait le salon de la Bocellini, où se réunissaient les dilettanti, et surtout cette chambre du petit